

Les ateliers d'écriture

La plume interlude

... A la Galerie HUIT'YV ...

Atelier d'écriture :
Une vie

A partir des œuvres de Christophe Marion



Souvenir canin



Nous marchons d'un bon pas dans la froide campagne hivernale. Le Chien nous précède. C'est lui qui réagit le premier. Au lieu de poursuivre droit sur le chemin, comme d'habitude, il s'arrête brusquement et se met à japper en remuant la queue. Un aboiement rauque et triste. Je ne fais pas le rapprochement et je lui intime de se taire et d'obéir. Il paraît obtempérer. Nous le dépassons, il fait mine de nous suivre... Puis revient sur ses pas et reprend ses cris, plus plaintifs cette fois. Julie ne comprend pas... Mais je commence à sentir mon cœur taper plus fort dans ma poitrine. Je regarde la direction que fixe Le Chien dans les bois... Et je me souviens.

C'était une petite maison bien modeste... On y pénétrait en grimpant des escaliers assez tortueux, mais déjà l'odeur de la tarte aux citrons chatouillait nos narines. On débouchait sur un corridor à tomettes rouges et blanches et, à chacune de nos visites, elle se tenait là. Mamie Tartelette. Assise sur sa chaise en osier, elle faisait mine de nous gronder. « Retenez moi Le Chien ! Il s'en va dévorer le bon dessert que j'ai préparé spécialement pour vous ! ». C'était la guerre, et nous ne savions pas de quoi nos lendemains seraient faits. Alors, les visites chez Mamie Tartelette, c'était du beurre dans notre quotidien, l'arc-en-ciel dans un ciel orageux...

On savourait la délicieuse tarte, puis Julie et moi, les babines encore parfumées de citron, nous embrassions et câlinions la vieille cuisinière pour la remercier de tout cela, des fleurs sur les guéridons, de l'odeur de savon sur le carrelage impeccable... Le Chien avait un os à ronger, elle pensait à tout, Mamie. Elle remplaçait celle que nous n'avions pas le bonheur d'avoir auprès de nous. Alors, la dorloter, c'était pain béni.

Et là, par cet après-midi de janvier, alors que la guerre est juste derrière nous, mes yeux s'embuent sur ce chemin. Tout remonte. Notre retour en ville avait été précipité... Nous n'avions même pas pris le temps de lui dire au revoir... Ou adieu...

Julie a compris. Elle pose sa main sur mon épaule, émue à son tour. Serait-il possible que ?... Sans un mot, nous nous précipitons dans la forêt plus touffue qu'autrefois. Le Chien nous précède, et soudain, au détour des arbres... Qu'elle est donc... Belle !!! Des années après elle se tient là, délabrée mais fière. Ma sœur et moi suivons Le Chien qui aboie et se précipite vers l'escalier. Il n'y a plus cette bonne odeur de citron cuisant dans le four. Nous retrouvons les carreaux du sol martelé, bien poussiéreux c'est vrai. La chaise est vide.

Mais nos têtes sont à jamais emplies des images de cette période cruelle où nous nous échappions, le jeudi à quatre heures, pour courir chez Mamie Tartelette. Nous restons là, immobiles dans le couloir, les yeux brillants de cette magie de l'enfance. Puis nous caressons Le Chien et rebroussons chemin, le cœur un peu serré. Après tout, c'est lui qui, le premier, s'est souvenu. Il est arrivé pendant la guerre. Le dernier d'une portée, un brin chétif. Juste après la mort de notre grand-mère paternelle. Il n'a jamais eu de nom... Mais on l'aime et on l'appelle Le Chien. Il fait partie de la famille.

Pascale Passot

Le vieil homme à la fenêtre



Joyeux Chic ! Le temps se met au beau. Ouvrons les persiennes et laissons le soleil entrer à flot.

Pensif Il y a si longtemps que j'habite ici, tant de temps que je vois le même paysage...

Hésitant Bon, je sors maintenant ou après le passage du facteur ?

Attentif Oh ! Regarde-moi ça, ce joli piaf, toujours le même à réclamer sa pitance. Tiens, voilà !

Mélancolique Dire qu'avant nous étions deux, derrière ces carreaux à regarder tomber la pluie !

Professoral Sachant qu'en 1 mn il tombe 3 mm de pluie, quelle quantité sera-t-il tombée dans 3 H ?

Serein Ah que je suis bien chez moi, tranquille à admirer les nuages aux formes sans cesse renouvelées.

Energique Bon, ben, c'est pas tout ça, mais elles sont bien sales, ces vitres. Allez, au boulot !

Poète Espagnolette, pirouette, cacahouète. Ouvre cette fenêtre, regarde ce hêtre.

Emu Allez, ma Titoune, monte sur mes genoux. Heureusement que tu es là pour me tenir compagnie.

Attentif Ah ! J'entends des pas dans l'escalier, la voisine revient des courses.

Affamé Déjà midi quinze, et le dîner qui n'est pas prêt, voilà ce que c'est que de bailler aux corneilles.

En colère Ah non ! Voilà encore des manifestants qui passent dans la rue. Quel boucan !

Content Tiens, je n'avais jamais remarqué cette jolie petite fille.

Sarcastique Oh ! Regarde-moi cette garce de Paulette, feu son mari, s'il voyait ça !

Inspiré La rue et ses arbres ; les passants et le vent ; quel beau tableau !

Coquet Je m'en vais me raser et me donner un coup de peigne, c'est l'heure de l'aide-ménagère.

Frileux Fait frisquet. J'ai entendu parler de cette aide de l'Etat, pour mettre des doubles vitrages.

Interrogatif Cela fait combien de temps que je suis assis, appuyé contre le radiateur à observer la rue ?

Jaloux Et dire que pendant que je me morfonds ici, il y en a qui sont sur la route des vacances...

Pieux Mon Dieu, toi qui dans ta Grande Bonté m'a laissé en vie sans trop de douleurs, Merci.

Fatigué Oh ! Il se fait tard, le soleil va arriver sur l'horizon. Quel ennui, cette journée !

Dynamique Je vais m'encroûter si je reste à me ratatiner ici. Lève-toi et fais donc quelque chose de ta journée, mon vieux Pedro !

Martine Silberstein

« Amarillo » (chanson de Shakira)



Dans la théière, le citron cohabite avec le thé noir préparé avec soin et amour par Clothilde. Aujourd'hui, elle a rendez-vous avec son amie d'enfance pour lui annoncer son départ en Sicile. En effet, après bien des doutes, des peurs, elle a décidé de quitter son confort, sa petite vie bien tranquille pour faire du *woofing* dans une citronneraie en Italie, puis une plantation de thé en Inde.

C'est donc pour informer son amie qu'elle a choisi cette boisson. Sur la table trône la théière fumante entourée de citrons qui parfument la pièce.

Pourquoi ce choix de quitter son confort quotidien ? Anéantie par sa rupture, ne sachant comment faire face à l'absence, au manque, elle a passé beaucoup de temps devant la télévision une tasse de thé bouillante dans les mains. Un soir, elle a été interpellée par un reportage sur le *woofing*, cette possibilité de vivre à l'étranger en échange de travail bénévole dans des fermes. Elle a cherché sur internet, lu des témoignages, a pris le temps de laisser mûrir le choix en elle. Elle a beaucoup marché dans la forêt, laissant son imagination prendre le dessus, puis un matin sa décision était prise, elle allait partir.

Comment faire pour se décider sur le pays ? Un pays, plusieurs, un tour du monde. Elle a alors pensé aux produits qu'elle appréciait, et le thé est venu en premier. Grande consommatrice de thé jardins de Gaïa, elle est allée à la recherche d'information sur les pays producteurs, et elle s'est arrêtée sur l'Inde. Des champs à perte de vue, des petits producteurs unis en coopérative, un projet pour chaque famille, un esprit de coopération et d'entraide dont elle a besoin pour reprendre pied, s'extraire de son quotidien, se confronter à d'autres manières de vivre, plus dans la simplicité et moins dans la société de consommation.

Avant de partir en Inde et de vraiment changer son quotidien, elle qui n'a jamais quitté la France, elle a choisi d'aller d'abord un mois en Sicile dans une citronneraie. Ainsi elle va s'habituer à vivre dans un autre contexte, loin des siens mais avec le souhait de découvrir, de se laisser surprendre, de ne pas tout comprendre. Elle a besoin de se confronter à l'inconnu pour se sentir revivre.

Une fois sa décision prise, besoin de planifier ce départ d'un an. Heureusement qu'elle a économisé en vue de faire un tour du monde avec son amie, mais comme leur relation s'est arrêtée de manière brutale, elle veut donner plus de sens à sa vie et partir à l'étranger. Habiter avec les gens du pays, changer de contexte, va l'aider à surpasser cette rupture, lui donner un nouvel élan de vie.

La sonnette de la porte d'entrée l'extrait de sa rêverie. Face à elle, Amélie, tout sourire avec une tarte au citron meringué (leur dessert favori). La tasse brûlante dans les mains, le regard perdu vers les citrons, Clothilde ne sait comment annoncer son départ à sa meilleure amie. Depuis leur plus tendre enfance, elles se voient tous les jours. Un lien très fort les unit, et Clothilde a peur.

Amélie connaît la tristesse qui habite son amie depuis quelques temps. Elle la soutient du mieux qu'elle peut mais elle a bien conscience que c'est à Clothilde de faire le chemin, de faire le deuil de cette relation perdue.

Néanmoins aujourd'hui, Clotilde a de nouveau les yeux qui brillent, et son visage semble plus apaisé que d'habitude. Amélie lui attrape la main. « Tu peux tout me dire tu sais ».

Elle lui annonce alors sa décision et à sa grande surprise, Amélie la prend dans ses bras. Trop contente pour elle, ça faisait longtemps qu'elle aussi rêvait de partir mais n'a jamais osé le faire. Maintenant mariée, bientôt maman, elle va devoir attendre.

Elles passent l'après-midi à regarder des photos, à échanger, à rigoler. A partir de ce jour, Clotilde décide de faire ce qui lui plaît, de ne pas s'encombrer de relations futiles et vivre la vie au jour le jour sans se soucier du lendemain.

Cela fait maintenant 6 mois que Clothilde a quitté la France. Son séjour en Sicile a changé sa vie, elle y a rencontré l'amour. Elle a choisi de ne pas partir en Inde et de vivre intensément cet amour naissant.

Deux ans plus tard, Amélie accompagnée de sa famille, vient lui rendre visite et elle découvre Clothilde transformée, le corps bronzé, musclée. Un sourire radieux illumine son visage.

Elle a enfin trouvé la paix à laquelle elle aspirait.

Céline Garcia



C'est un jour d'automne comme un autre avec ses bourrasques de vent, ses feuilles qui jaunissent, rougissent puis tapissent le sol. C'est un jour d'automne comme un autre où tu n'attends rien, n'espères personne.

Pourtant ce jour-là, alors que tu rentres chez toi après une journée de travail bien occupée, ton téléphone vibre dans ta poche. C'est la voix de ta mère, sa voix comme tu ne l'as jamais entendue. Une voix qui te dit plein de phrases pour te préparer à la nouvelle, l'enrober, l'atténuer. Cependant, aujourd'hui encore, de tout ce discours précautionneux, ta mémoire n'a retenu que deux mots : *Mamé morte*. Alors, au coin de cette rue, dans la lumière verte du caducée de la pharmacie, tu plaques ton front contre la pierre froide de l'immeuble et tu regardes les larmes rebondir sur tes bottines.

Ensuite c'est le cimetière, puis le notaire, puis l'agent immobilier. On glisse dans ta main une clé aussi glaciale que le front de ta grand-mère lors de ton dernier baiser. Chaque membre de la famille est invité à se rendre sur les lieux pour prendre un objet de son choix. *Premier arrivé, premier servi*. Ensuite on débarrassera la maison. Tu n'aimes pas ce verbe : débarrasser. Débarrasser la table, débarrasser le plancher, débarrasser la cave et le grenier, adieu grands-parents, bon débarras ! Toi, tu n'aurais qu'une envie : pouvoir les embrasser encore et encore.

Tu choisis de te rendre sur les lieux un lundi en fin d'après-midi : tu es à peu près certaine que ce jour-là tu n'y croieras personne. C'est un jour d'automne comme un autre : sans le chant vibrionnant des cigales, sans le parfum puissant du chèvrefeuille, juste tes pas lents sur le gravier et un ciel bleu, insolent.

Dès que tu pousses la porte d'entrée, l'odeur d'ici, l'odeur d'elle et un peu de lui, emplissent tes narines. Tu respires plus fort comme pour emprisonner cette odeur dans chaque alvéole de tes poumons, mais tu le sais déjà, c'est le premier souvenir que ta mémoire effacera. Tu accroches ton manteau à côté de celui de ta grand-mère, pauvre pèlerine orpheline qui n'a plus personne à réchauffer. Puis tu pénètres dans le salon. Rien ne semble avoir changé depuis ta dernière visite. Peut-être es-tu la première à revenir ici depuis les funérailles. Cette *vieille bicoque* comme l'appelle ton oncle Marius, n'attise visiblement pas la convoitise de la famille.

Par terre à gauche, tu reconnais le broc. Il a dû appartenir à ton arrière-grand-mère, du temps où la maison n'avait pas encore l'eau courante. Ta mamie, elle, s'en servait l'été pour arroser ses plates-bandes fleuries, l'hiver, pour y stocker la cendre de l'âtre, avant de l'épandre dans le potager. Tu te revois tenir bien fort l'anse, tandis que papé ou mamé t'aidait à verser *sans en mettre à côté*.

Juste au-dessus, sur la table un citron, oublié. Sans nul doute grand-mère le destinait-elle à parfumer une de ses délicieuses crèmes pâtisseries, à moins qu'elle ne l'ait posé là avant d'aller cueillir quelques pommes au jardin. Pauvre mamé, elle n'avait évidemment pas imaginé mourir dans son sommeil, en toute simplicité sans prévenir ni déranger personne. *Une mort rêvée*, avait dit ton père chez le notaire. Et dans ces mots tu avais entendu *inespérée*. Effectivement, cet héritage inattendu de sa femme allait

lui permettre de financer l'achat de ce voilier, dont il vous avait tant parlé à son retour du salon nautique de Paris.

Juste à côté du citron, dans leur gros pot en grès, des pinceaux se languissent de papé, mort il y a huit ans déjà. *On va enfin pouvoir se débarrasser de ces vieilles croûtes* avait clamé ton paternel au restaurant après l'enterrement. Il n'aimait ni son beau-père, ni sa peinture. Un homme bien trop simple et trop rustre pour lui qui avait cherché, par tous les moyens, à s'extraire de sa condition en tournant le dos à la terre.

Toi, tu adorais accompagner papé à la pêche. Tandis qu'il restait des heures à taquiner le goujon ou la truite, tu allais cueillir des fleurs pour mamé, tu fabriquais des radeaux avec quelques bouts de bois et de la ficelle, puis tu t'asseyais à côté de lui et tu regardais longtemps - très longtemps - l'eau, le bouchon, les poissons qui venaient moucheronner dans l'or du soir. Mais ce que tu préférais, c'était lorsque papé te disait *On va en champ les vaches ?* Il ne s'agissait pas alors d'aller garder un troupeau, c'était là son message codé pour te signifier que le temps était venu d'aller vous promener, seuls tous les deux, dans la garrigue. Le chevalet sous le bras, les couleurs dans une main, un large chapeau dans l'autre, papé t'emmenait *regarder la lumière*. Vous arpentiez sentiers et collines jusqu'à un lieu dont lui seul connaissait le secret. Un endroit qui, à première vue, te paraissait toujours d'une affligeante banalité mais qui, après plusieurs heures d'une patiente contemplation, t'éclaboussait les yeux et habitait ton regard de longs mois durant. Plus tard, dans les chagrins de ta jeunesse - un concours raté, une rupture amoureuse - c'est à ces paysages que tu te raccrochas. Lorsque vous reveniez avec papé de vos échappées champêtres, le regard plus clair et le cœur lavé, mamé avait pris le temps, de son côté, de vous faire une délicieuse tarte aux figues ou aux abricots. Tu n'as pas besoin de fermer les yeux pour te remémorer ses gestes minutieux, ordonnés, qui disposaient avec la régularité d'un métronome, dans un grand plat en terre cuite, chaque fruit gorgé de soleil.

Et soudain, dans le silence de cette maison défunte, devant ces pinceaux et ce citron, tu comprends. Tu as toujours cru que tu avais choisi de devenir restauratrice de tableaux par rébellion contre père, qui avait déjà tout tracé ton chemin dans le monde des affaires. Mais aujourd'hui tu sais que dans la précision d'une couleur ressuscitée, dans la délicatesse d'une feuille d'or déposée, c'est un peu de tes grands-parents qui habite ton geste.

La cuisine est plongée dans l'ombre, tu décides d'ouvrir la fenêtre. Aussitôt le soleil de cette belle journée automnale jaillit dans la pièce, faisant briller les tomates ocre et rouille que tu connais par cœur. Tu crois encore entendre ton frère : *On ne marche que sur les jaunes, les autres ce sont de longues traînées de lave ; si tu poses le pied dessus, il sera immédiatement dissout, comme le sucre dans le verre de tisane de mamé !* Pendant longtemps tu as cru mordicus à ce danger, puis tu as fait semblant d'y croire, puis un jour tu as oublié : tu avais grandi et ton frère était parti pour devenir pensionnaire dans l'unique lycée du canton.

Près de la fenêtre la chaise te semble désemparée sans la présence de l'aïeule. Mamé s'y asseyait chaque jour. Tu la revois ravauder une chaussette après avoir glissé un œuf au niveau du talon ou bien tricoter un bonnet de laine pour l'un, une écharpe de mohair pour l'autre, cadeaux simples et généreux que ton frère et toi aviez la joie de trouver sous votre oreiller à la Toussaint, lorsque vous veniez *passer les vacances au mas*, loin, bien loin de la ville de Marseille où vous habitiez désormais. Mamé s'adonnait à toute sorte de travaux d'aiguilles : le crochet, le canevas, la dentelle. *Une chose est sûre, je vous laisse tous les napperons*, avait claironné ta cousine chez le notaire, *Et moi tous les châles en laine* avait surenchéri sa sœur. *Même chez Emmaüs, ils n'en voudront pas* avait ironisé ton père, tandis que ta mère, pâle et le regard fixe, tentait de graver dans ses prunelles l'image de sa frêle maman aux doigts de fée, légèrement courbée sur son ouvrage, assise là, tout près de la fenêtre.

Ah ! Combien d'heures passées à lire sur cette chaise, tandis que cuisait dans le large faitout en fonte, une soupe au pistou ou un cabri à la sauce tomate et aux herbes sauvages. C'est dans ce parfum d'ail, d'oignon, de civette, de poireau, de thym et de sarriette que tu as découvert Victor Hugo, Jules Verne et plus tard Antoine de Saint-Exupéry et Albert Camus. Mais avant de savoir déchiffrer seule toutes ces lettres, c'est mamé qui te prenait sur ses genoux et te lisait patiemment, lentement, autant de fois que tu lui réclamais, tes livres d'enfant. Bien après vos six ans, elle a continué. Avec des restes d'écheveaux de coton, elle avait crocheté des petits carrés de couleurs, tous dépareillés. Elle les avait assemblés en une large couverture qu'elle posait là, au pied de la chaise et, dans la touffeur des après-midis d'été, pendant que papé faisait sa sieste sous le tilleul, mamé vous lisait du Pagnol ou du Giono, et vous trembliez pour Fanny et vous souffriez pour Panturle.

Tout à coup, dans cette cuisine, une évidence s'impose à toi. Avant de venir ici tu n'avais pas choisi l'objet que tu emporterais. Sinon, bien sûr, le chevalet et les pinceaux de papé, *puisque personne d'autre ne peint dans la famille*. Mais de grand-mère, rien de précis : il y avait tant de choses auxquelles tu tenais ! Pourtant, dans la clarté dorée de cette fin de journée d'automne, tu sais que c'est elle que tu emmèneras : la chaise. Le soir venu, lorsque tu téléphoneras à ta mère pour lui faire part de ton choix, elle en sera très émue et heureuse à la fois. *Je te reconnais bien là, ma chérie. Je comptais la prendre mais elle te revient de droit. Garde-la précieusement, tu en profiteras plus longtemps que moi.*

La nuit est presque tombée lorsque tu quittes la maison mais ce n'est pas un soir comme les autres. Au son bref et mat que fait la clé lorsque tu refermes la porte d'entrée, tu sens qu'une autre porte se ferme au fond de ton cœur. Tu le comprendras plus tard : là, dans le crépuscule cendré de ce soir d'automne, alors que s'attarde dans l'air l'odeur sucrée des raisins de la vieille vigne que personne n'est venu vendanger, c'est ton enfance qui s'en est allée.

Michèle Badel